Identités, vulnérabilités et santé reproductive : une clinique du choc culturel au Gabon

Aimée Patricia NDEMBI NDEMBI
Psychologie clinique sociale, Département de Recherche sur les Dynamiques Sociales (DRDS), IRSH/CENAREST (ndembipatricia@yahoo.fr)
Amélie MOGOA BOUSSENGUI
Ethnologie, Département de Recherche sur les Dynamiques Sociales (DRDS), IRSH/CENAREST
Hermine GNAMA
Sociologie, Département de Recherche sur les Dynamiques Sociales (DRDS), IRSH/CENAREST

Résumé

La transition de l'enseignement secondaire vers l'université constitue pour les étudiants gabonais une rupture biographique majeure, marquée par une confrontation directe entre les transmissions morales familiales et l'exposition à une liberté urbaine inédite. Cet article analyse les répercussions psychiques et sociales de ce choc culturel à partir de l'analyse socio-clinique de dix entretiens semi-directifs menés auprès d'étudiants de l'Université Omar Bongo (UOB). En mobilisant une approche interdisciplinaire croisant la psychologie clinique sociale, la sociologie urbaine des mutations sociales et l'ethnologie, l'étude met en lumière la complexité des configurations subjectives face aux exigences de l'individuation en milieu urbain. Les résultats révèlent que si l'anonymat universitaire et la précarité matérielle exacerbent les sentiments de vulnérabilité, les sujets opposent des stratégies d'adaptation singulières, oscillant entre l'intériorisation rigide d'un surmoi familial protecteur et le recours au secret comme défense narcissique. L'analyse démontre également une ambivalence marquée face aux outils de prévention et de contraception, appréhendés sous l'angle anthropologique et sociologique comme une rupture avec l'économie morale du lignage et le stigmate social des soins reproductifs, souvent perçus hors du registre de la maturité et assimilés à une déviance morale. Enfin, le rejet massif des structures institutionnelles d'écoute met en évidence la nécessité pour les étudiants de confiner leur souffrance éthique et intime dans une posture d'auto-suffisance défensive ancrée dans l'impératif culturel de l'endurance.

Mots-clés : *Identités, Vulnérabilités, Santé reproductive, Choc culturel, Gabon.*

Abstract

The transition from secondary education to university constitutes a major biographical rupture for Gabonese students, marked by a direct confrontation between familial moral transmissions and exposure to unprecedented urban freedom. This article analyzes the psychic and social repercussions of this culture shock based on a socio-clinical analysis of ten semi-structured interviews conducted with students from Omar Bongo University (UOB). By mobilizing an interdisciplinary approach intersecting social clinical psychology, the urban sociology of social mutations, and ethnology, the study highlights the complexity of subjective configurations in the face of the demands of individuation in an urban environment. The results reveal that while university anonymity and material precariousness exacerbate feelings of vulnerability, the subjects counter with unique coping strategies, oscillating between the rigid internalization of a protective familial superego and the use of secrecy as a narcissistic defense. The analysis also demonstrates a marked ambivalence towards prevention and contraception tools – understood from an anthropological and sociological perspective as a rupture with the moral economy of the lineage and the social stigma of reproductive care – which are often perceived outside the register of maturity and equated with moral deviance. Finally, the massive rejection of institutional counseling structures highlights the students' need to confine their ethical and intimate suffering within a posture of defensive self-sufficiency, rooted in the cultural imperative of endurance.

Keywords: *Identities, Vulnerabilities, Reproductive health, Culture shock, Gabon.*

Introduction

Dans les trajectoires biographiques des jeunes adultes en Afrique centrale, le passage de l'enseignement secondaire à l'enseignement supérieur représente bien plus qu'une simple étape académique : c'est un véritable point de bascule sociopsychologique. À Libreville, l'entrée à l'Université Omar

Bongo (UOB) confronte brutalement les étudiants à une double rupture. D'une part, une rupture spatiale et culturelle qui les arrache aux cadres protecteurs — ou contraignants — du cocon familial ou du milieu provincial d'origine pour les jeter dans l'anonymat de la foule estudiantine. D'autre part, une confrontation directe avec une « liberté nouvelle » urbaine, caractérisée par l'affaiblissement des régulations traditionnelles et l'exposition à des choix intimes inédits, notamment en matière de sexualité et de gestion de la santé reproductive.

Si la littérature sociologique et démographique documente abondamment les aspects macro-sociaux de la précarité étudiante, des retards de bourses ou des difficultés d'hébergement, la psychologie clinique sociale, la sociologie et l'ethnologie invitent à porter le regard sur l'intériorité et l'épaisseur culturelle de cette expérience. Comment le sujet encaisse-t-il la perte soudaine de ses repères ? De quelle manière les transmissions morales, les interdits lignagers (tels que l'interdit de l'inceste ou le respect de l'autorité parentale) continuent-ils d'habiter ou de persécuter la psyché de l'étudiant face aux tentations du campus ? Et surtout, comment se négocie l'exercice de la sexualité et de la santé reproductive dans un contexte où les risques (grossesses précoces non désirées, ruptures de parcours, maladies) menacent en permanence l'intégrité du projet d'études ?

L'analyse de notre corpus empirique constitué de dix entretiens cliniques menés auprès d'étudiants de l'UOB met en lumière une tension structurelle. D'un côté, les étudiants affirment massivement une posture d'autonomie (« on est plus des enfants », « il faut avancer ») et affichent un refus de la plainte ou du recours aux cellules d'écoute psychologique institutionnelles, perçues comme de vaines futilités. De l'autre, les verbatims révèlent des failles abyssales : des vécus de deuils non élaborés, des grossesses précoces vécues dans la honte ou

la menace de l'exclusion familiale, et un rapport profondément ambivalent à la contraception, souvent rejetée non par ignorance, mais comme le symbole d'un « désordre moral » menaçant l'ordre identificatoire.

Dès lors, la problématique centrale de cet article s'articule ainsi : comment les étudiants de l'UOB articulent-ils l'héritage de leurs transmissions morales avec l'épreuve d'une liberté sexuelle et urbaine non encadrée, et quelles stratégies psychiques et défensives déploient-ils face aux vulnérabilités identitaires et sanitaires qui jalonnent leur parcours universitaire ?

1. Cadre conceptuel, problématique et hypothèses

1.1. Cadre conceptuel : Choc culturel, imaginaire social et économie psychique du secret

L'analyse de cette transition universitaire s'enracine au carrefour de la psychologie clinique sociale (de Gaulejac, 1987), de la sociologie urbaine des mutations de la jeunesse (Gnama, 2018, 2020 ; Paugam, 1991) et de l'anthropologie des sociétés d'Afrique centrale. Le passage du milieu d'origine (qu'il s'agisse de la province ou de la stricte tutelle familiale traditionnelle) à l'espace anonyme de l'université constitue une véritable "rupture biographique" (Strauss, 1992). » . Ce bouleversement confronte le sujet à ce que Joseph Tonda (2002, 2016) qualifie de mutations de l'imaginaire social. L'espace urbain postcolonial, singulièrement une capitale comme Libreville, exerce une violence symbolique inhérente à sa modernité contrastée. L'étudiant s'y retrouve tiraillé entre les mirages de la société de consommation et les réalités d'une précarité estudiantine structurelle, caractérisée par la surpopulation des amphithéâtres, l'insécurité des campus et les retards endémiques d'allocations d'études.

Pour penser le poids de l'héritage familial et des appartenances lignagères dans ce contexte de déracinement, nous mobilisons

la notion de transmissions psychiques et morales conceptualisée par René Kaës (1993). Ces transmissions agissent comme des garants métapsychiques qui viennent étayer et structurer le surmoi du sujet. Dans la société gabonaise, fortement marquée par des structures de parenté étendues, l'intériorisation des interdits fondamentaux (singulièrement l'exogamie, le rejet rigoureux de l'inceste et la déférence absolue envers les aînés) ne relève pas d'une simple norme sociale, mais d'une boussole éthique intime. Face aux tentations d'anomie qu'offre la liberté du campus, ce surmoi culturel s'active. En écho aux travaux ethnologiques sur la matérialité des rituels et les changements sociaux en contexte urbain (Mogoa Boussengui, 2015), l'étudiant qui quitte son terroir provincial n'arrive pas en ville comme une page blanche. Il débarque muni de repères symboliques et d'injonctions invisibles léguées par son groupe d'appartenance. Sur le campus, il se heurte ainsi à une véritable fracture rituelle : la rationalité froide et individuelle de la modernité universitaire entre en collision frontale avec la logique communautaire de son éducation.

Par ailleurs, pour analyser les stratégies de recours et la gestion sociologique de la vulnérabilité intime à Libreville, nous faisons appel aux apports de la sociologie des parcours et des croyances (Gnama, 2014). Face aux impasses de la vie reproductive, les sujets en milieu urbain développent des modes de traitement de la souffrance qui s'ancrent dans des logiques symboliques spécifiques. La gestion de l'intimité sexuelle met en exergue un écart abyssal entre la norme familiale idéalisée et la dureté de la réalité étudiante (besoin d'argent, relations transactionnelles, exposition aux IST). Cet écart génère des conflits de loyauté d'une grande acuité clinique.

Pour se prémunir contre l'effondrement, les étudiants recourent massivement au secret et à la dissimulation. L'approche psychanalytique d'Anzieu (1985) sur les mécanismes de défense

narcissique permet de comprendre ce silence non pas comme une absence de souffrance, mais comme une « cuirasse » vitale. Le secret protège leur image d'étudiants « accomplis » et porteurs des espoirs du village ou du quartier, contre le risque de la honte, de la stigmatisation et de ce que Serge Paugam (1991) nomme la disqualification sociale.

Enfin, le refus persistant de recourir aux structures d'aide psychologique institutionnelle requiert un éclairage issu de la psychopathologie interculturelle (Moro, 2002) et de la sociologie des institutions (Bika, 2021). Ces disciplines rappellent que la plainte psychique, dans de nombreux contextes subsahariens, est soumise à des codes de monstration très stricts. Elle tend à être contenue dans le silence stoïque ou traitée par les figures endogènes de la parenté. La confier à l'extériorité clinique formelle d'un bureau universitaire est souvent perçu comme un acte transgressif de trahison ou un aveu insupportable de faiblesse.

1.2. Problématique

À la lumière de ces concepts ancrés, la problématique centrale de cet article s'articule ainsi : dans quelle mesure l'articulation entre les transmissions morales d'origine et la liberté nouvelle de l'espace universitaire configure-t-elle les vulnérabilités identitaires et les conduites de santé reproductive des étudiants de l'Université Omar Bongo, et quelles stratégies psychiques et défensives ces derniers mobilisent-ils pour préserver leur intégrité face au choc culturel ?

1.3. Hypothèses opérationnelles

Hypothèse 1 : L'adhésion rigide aux transmissions morales familiales (interdits sexuels et respect de l'autorité) fonctionne pour l'étudiant comme un pare-excitation psychique et une cuirasse narcissique face au vertige de l'anonymat urbain, tout en générant de profonds conflits de loyauté et de culpabilité intra-

psychiques.

Hypothèse 2 : Le rejet de la contraception et la gestion des conduites de santé reproductive s'analysent comme une résistance symbolique : le corps reproducteur étant perçu comme un bien collectif engagé dans l'honneur et la transmission du lignage, l'usage de la prévention est disqualifié comme la signature d'un « désordre moral » menaçant l'ordre traditionnel.

Hypothèse 3 : Face à la précarité matérielle structurelle du campus de l'UOB et au discrédit des institutions d'aide exogènes, les étudiants privilégient des tactiques d'auto-suffisance et le secret comme stratégies de survie et de préservation de la dignité contre la disqualification sociale.

2. Méthodologie

Cette recherche adopte une perspective interdisciplinaire croisant la psychologie clinique sociale, la sociologie urbaine et l'ethnologie, privilégiant l'analyse qualitative approfondie du matériel discursif recueilli auprès de sujets en situation de transition biographique.

2.1. Dispositif de recueil et posture clinique

Le matériau empirique repose sur dix entretiens cliniques semi-directifs réalisés auprès d'étudiants inscrits à l'Université Omar Bongo (UOB) à Libreville. Les entretiens, d'une durée moyenne de 50 à 75 minutes, ont été menés à l'aide d'un guide d'entretien explorant cinq axes majeurs : le choc spatial et l'orientation, le poids des transmissions morales, la gestion de la santé reproductive et des sexualités, l'impact socio-clinique de la précarité, et enfin le rapport aux instances d'écoute institutionnelles.

2.2. Constitution du corpus

L'échantillon diversifié reflète la pluralité des profils rencontrés sur le campus de l'UOB : 5 femmes et 5 hommes, âgés de 19 à 26 ans, originaires de plusieurs villes du Gabon (Port-Gentil, Lambaréné, Bitam, Moanda, Oyem, Tchibanga, Makokou), avec des statuts de logement et financiers hétérogènes.

2.3. Analyse du matériel

L'analyse des verbatims a suivi la méthode de l'analyse thématique de contenu inspirée de la clinique psychanalytique et de la sociologie qualitative, visant à isoler les configurations subjectives, les mécanismes de défense et les points de rupture traumatique face aux contraintes macro et micro-sociales.

3. Résultats et discussion : Les figures cliniques du choc culturel et des vulnérabilités estudiantines

L'analyse transversale des dix entretiens permet d'isoler quatre dimensions psychiques majeures structurant l'expérience des étudiants de l'UOB. L'examen détaillé des vignettes cliniques révèle comment les contraintes macrosociales s'inscrivent dans la subjectivité de ces jeunes adultes.

3.1. Le choc spatial, l'anonymat et le paradoxe de la « libération »

L'entrée à l'université est quasi unanimement qualifiée de « libération » par les sujets, qu'ils soient originaires de l'intérieur du pays ou qu'ils quittent le strict cocon familial à Libreville. Cependant, l'analyse clinique de cette émancipation affichée révèle de profondes ambivalences, où la quête d'autonomie se heurte à de nouvelles formes de contrôle ou d'insécurité.

L'injonction maturative est particulièrement prégnante dans le discours de Moussavou (25 ans, étudiante en Psychologie

originaire de Lambaréné). Logée chez un oncle à Libreville, elle affirme d'emblée : « *C'est l'âge de quitter les parents déjà* ». Cette posture d'émancipation théorique masque un quotidien marqué par un contrôle domestique strict. Pour Moussavou, l'espace physique de l'université opère comme une véritable "bulle d'air" protectrice, l'un des rares espaces échappant à la vigilance de sa tutelle élargie. Toutefois, cette liberté spatiale s'accompagne d'une charge anxieuse constante : la crainte d'un « faux pas » (échec académique, conduite jugée inappropriée) qui justifierait un rappel à l'ordre ou une expulsion du logement tuteur, révélant la fragilité de son statut d'accueillie.

Chez les étudiants masculins, cette confrontation à l'espace urbain prend les traits d'une initiation. Nsafou (20 ans, étudiant en Anglais originaire de Bitam) célèbre l'arrachement à la tutelle villageoise en déclarant : « *On respire un peu* ». L'analyse sociologique de son discours montre qu'il investit l'environnement urbain et universitaire non pas seulement comme un lieu de savoir, mais comme un terrain d'épreuve virile. L'absence de bourses régulières et la précarité ne sont pas formulées sous l'angle de la plainte, mais converties en opportunités de démontrer sa « débrouillardise », une compétence sociale hautement valorisée pour affirmer sa maturité. Cette rhétorique de l'endurance est poussée à son paroxysme chez Bignoumba (25 ans, Économie, Makokou), qui résume l'âpreté de l'insertion citadine par une injonction pragmatique : « *Il faut affronter la vie* ». Le refoulement de toute plainte subjective agit ici comme un mécanisme de survie indispensable face à l'hostilité perçue du milieu.

Enfin, l'anonymat de l'UOB peut être paradoxalement investi comme un refuge, comme l'illustre la vignette de Mba (19 ans, Économie, Lambaréné). Issue d'un milieu enseignant, elle témoigne du poids d'une hyper-visibilité passée :

« *Au lycée j'étais l'enfant des enfants professeurs donc on*

> *me suivait à la loupe, je n'avais pas droit à l'erreur. Ici je suis un peu libre […] je ne suis pas venue apprendre pour me faire voir.* »

Pour Mba, l'invisibilité offerte par la massification estudiantine est vécue comme une désaliénation. La pression d'excellence liée à son assignation statutaire (« enfant de professeur ») cède la place à une volonté de retrait. Le refus de « se faire voir » illustre une stratégie d'évitement des attentes magistrales : l'anonymat devient un mécanisme de défense pour se réapproprier son parcours hors du regard jugeant des figures d'autorité.

3.2. L'emprise du surmoi familial : les transmissions morales et les conflits de loyauté

Malgré la distance géographique d'avec la cellule familiale d'origine ou l'immersion dans l'anonymat urbain, le corpus démontre l'efficience redoutable des transmissions psychiques intergénérationnelles (Kaës, 1993). L'héritage moral fonctionne comme un surmoi impérieux qui encadre l'individuation.

La prégnance des interdits anthropologiques fondamentaux est clairement explicitée par Makaya (25 ans, Économie, Makokou). Interrogé sur ses repères éthiques dans l'environnement foisonnant du campus, il énonce avec rigueur :

> « *On nous a tous appris qu'il faut éviter l'inceste, c'est-à-dire coucher avec tes sœurs, tes cousines, tout ce qui est parentés à nous ou à nos parents.* »

Cette citation révèle que l'armature morale de l'étudiant reste profondément arrimée à la logique du lignage. L'énonciation collective (« *On nous a tous appris* ») traduit l'intériorisation d'une loi groupale. Dans un milieu universitaire où les rencontres sont démultipliées et déterritorialisées, cet interdit fondamental agit comme un garant métapsychique qui prémunit le sujet contre l'anomie et la dilution identitaire.

Ce surmoi protecteur est également porteur d'une lourde charge d'endettement. Les trajectoires de Nze (26 ans, Droit, Tchibanga) et de Dina (21 ans, Psychologie, Port-Gentil) mettent en évidence l'intensité des conflits de loyauté envers la parentèle et les tuteurs. La réussite académique et la rectitude morale ne sont pas des objectifs individuels, mais des obligations contractuelles tacites envers le groupe pourvoyeur. Le risque de décevoir les attentes ne renvoie pas à un simple échec personnel, mais équivaut psychologiquement à une trahison narcissique du groupe d'origine, exposant le sujet à l'angoisse de la disqualification familiale.

3.3. Santé reproductive, « événements briseurs » et ambivalence face à la contraception

La gestion de l'intimité, de la sexualité et de la fertilité constitue la pierre d'achoppement des parcours étudiés. Les travaux récents sur la sociologie de la santé reproductive au Gabon soulignent le poids du stigmate qui pèse sur le corps féminin en milieu contraint. L'analyse des entretiens met au jour une peur omniprésente : celle de la grossesse précoce perçue comme un « événement briseur » de trajectoire.

Paradoxalement, cette menace n'induit pas une adhésion mécanique aux outils de prévention, comme le démontre le positionnement de Maroundou (22 ans, Lettres Modernes, Oyem) :

> « *La contraception, je ne pense pas. C'est pas forcément le coût de la contraception, non. C'est même les filles qui utilisent les préservatifs qui se pavanent même plus de garçons en garçons.* »

Cet extrait, exige une triple lecture (psychologique, sociologique et ethnologique). D'abord, Maroundou opère un glissement sémantique immédiat entre l'outil prophylactique (le préservatif) et le jugement de mœurs (« se pavaner de garçons en garçons »). La contraception est ainsi dépouillée de

sa valeur médicale pour être lue exclusivement à travers le prisme de la déviance morale et de la promiscuité. Ensuite, sur le plan identitaire, refuser la contraception relève d'une stratégie de différenciation : il s'agit de mettre à distance le stigmate de la « fille facile » pour préserver sa respectabilité sociale. Enfin, sur le plan anthropologique, ce positionnement rappelle que le corps reproducteur demeure un bien symbolique collectif engagé dans l'honneur du lignage. Préméditer un rapport sexuel en se munissant d'un contraceptif signifierait assumer une sexualité récréative affranchie de la finalité procréatrice ou matrimoniale, ce qui entre en contradiction frontale avec les valeurs traditionnelles intériorisées. (Koumba, 21 ans, Moanda, partage d'ailleurs des craintes similaires face à la menace de l'opprobre familiale).

3.4. La forteresse du secret et le rejet radical des instances d'écoute psychologique

Face aux multiples vulnérabilités (précarité, angoisses d'échec, chocs intimes), le recours à la verbalisation ou à l'aide psychologique institutionnelle est massivement rejeté. L'autarcie psychique s'impose comme la norme défensive absolue.

Lorsque les étudiants sont sollicités sur l'opportunité de s'adresser à des structures d'écoute sur le campus, les réponses fusent sous forme de sentences définitives. Pour Nsafou, la disqualification du dispositif est d'ordre épistémologique : « *Non, c'est des faux trucs* ». L'outil psychologique, issu de paradigmes exogènes, est perçu comme illégitime et inopérant pour traiter des maux perçus comme matériels ou sociaux.

Moussavou formule une critique d'ordre utilitariste, imprégnée de l'impératif de réussite :

> « *C'est une perte de temps. Il faut juste amener les gens à changer de mentalité. C'est pas en racontant vos soucis qui vous amènera à réussir dans la vie.* »

L'acte de parole (« raconter ses soucis ») est ici perçu comme stérile, voire paralysant. La plainte est assimilée à une défaillance de la volonté. L'étudiante privilégie une approche volontariste (« changer de mentalité ») où la souffrance doit être résorbée par l'action et l'effort individuel, sous peine d'entraver l'ascension sociale espérée.

Enfin, le laconisme de Dina (« *Pas du tout, je n'ai pas besoin de ça* ») illustre un mécanisme de déni protecteur. Le secret et le silence symbolisés par la formule récurrente « on supporte et on garde ça pour soi » constituent la seule cuirasse narcissique socialement tolérée. S'ouvrir à une institution équivaudrait à briser le mythe de l'auto-suffisance (« se gérer en adulte ») et à acter publiquement sa faillite, un risque subjectif jugé bien plus dangereux que la souffrance silencieuse elle-même.

4. Discussion : Les paradoxes de l'individuation et les défis d'une clinique située

L'analyse croisée de ce corpus issu de l'Université Omar Bongo (UOB) met en lumière une configuration psychique et sociologique éminemment complexe. L'étudiant gabonais en transition n'est pas un sujet passif subissant la précarité ; il est un acteur engagé dans un double mouvement contradictoire d'arrachement à l'ordre ancien et de repli identitaire. La discussion de ces résultats invite à repenser les paradigmes classiques de l'intégration universitaire à l'aune des réalités postcoloniales et des mutations urbaines d'Afrique centrale.

4.1. L'espace universitaire : entre mythe émancipateur et repli défensif

Si l'accès à l'espace universitaire est massivement investi sur le plan discursif comme une « libération » (Moussavou, Nsafou), la clinique démontre que cette euphorie apparente dissimule un clivage défensif profond. En écho aux travaux de Joseph Tonda

(2002, 2016) sur les mutations de l'imaginaire social, la ville de Libreville et le campus de l'UOB se présentent comme des espaces de modernité paradoxale, porteurs d'une violence symbolique inouïe. L'étudiant s'y retrouve propulsé sans les filets de sécurité traditionnels.

Dès lors, l'adoption d'un « profil bas » dans la foule universitaire (comme l'exprime Mba) ou le refoulement de la plainte (Bignoumba) ne relèvent pas d'une simple timidité, mais d'un mécanisme de protection narcissique (Anzieu, 1985). Il s'agit, sur le plan de l'économie psychique, de circonscrire la déperdition d'énergie générée par l'angoisse de l'anonymat pour se concentrer exclusivement sur la survie académique et matérielle (Gnama, 2020). La massification de l'enseignement supérieur à Libreville, souvent analysée sous l'angle exclusif du déficit infrastructurel, opère ainsi subjectivement comme une épreuve de désorganisation à laquelle les sujets répondent par une posture de repli intrapsychique, limitant les investissements affectifs extérieurs.

4.2. La résilience du surmoi lignager en contexte d'anomie

L'une des contributions majeures de cette étude réside dans la démonstration de l'efficience des transmissions morales à distance. Contrairement aux théories occidentales de l'individuation (telles que conceptualisées par de Gaulejac, 1987) qui postulent souvent une rupture nette avec l'héritage d'origine lors du passage à l'âge adulte, les étudiants de l'UOB révèlent une hyper-activation du surmoi familial.

Les transmissions psychiques intergénérationnelles (Kaës, 1993) continuent de fonctionner comme un pare-excitation fondamental. L'évocation rigide des interdits anthropologiques (tels que l'interdit de l'inceste rappelé par Makaya) démontre que l'héritage clanique sert de boussole éthique face aux risques d'anomie urbaine. Cependant, cette loyauté a un coût clinique exorbitant : elle engendre une dette symbolique perpétuelle.

L'étudiant n'étudie pas seulement pour lui-même, il porte le mandat narcissique de son lignage. Tout échec ou toute déviance ne relève donc pas de la faute individuelle, mais de la trahison collective, exposant le sujet au spectre terrifiant de la disqualification sociale théorisée par Paugam (1991).

4.3. Le corps reproducteur comme enjeu de loyauté et de résistance morale

La gestion de la santé reproductive constitue le point nodal où s'entrechoquent les logiques médicales occidentales et les réalités anthropologiques locales (Mogoa Boussengui, 2015). Le rejet massif de la contraception par des étudiantes pourtant conscientes des risques de grossesses précoces (Maroundou, Koumba) s'éclaire sous un jour nouveau grâce à cette approche interdisciplinaire.

S'inscrivant dans la continuité des constats posés sur le stigmate des soins reproductifs au Gabon (Ndembi Ndembi et al., 2021), notre étude montre que l'usage de contraceptifs modernes est appréhendé, dans l'imaginaire étudiant, comme la matérialisation d'un « désordre moral ». Préméditer l'acte sexuel par la contraception équivaut à acter une sexualité de loisir, détachée de sa finalité procréatrice ou matrimoniale légitime. Refuser ces outils devient alors, paradoxalement, un acte de résistance identitaire : c'est un moyen pour l'étudiante de sauvegarder son honneur et de prouver qu'elle n'appartient pas à la catégorie stigmatisée des filles « qui se pavanent ». La vulnérabilité sanitaire (le risque réel de grossesse ou d'IST) est ainsi le prix payé pour garantir une invulnérabilité morale et sociale aux yeux du groupe d'appartenance.

4.4. Le silence institutionnel : vers une clinique décolonisée de la souffrance

Enfin, le recours exclusif au secret et le rejet radical des dispositifs institutionnels d'écoute (« les faux trucs », « une perte de temps ») traduisent une résistance culturelle

solidement ancrée, qui remet en question la pertinence des modèles d'accompagnement importés. Comme le souligne Bika (2021), la psychopathologie en Afrique centrale se heurte à des représentations spécifiques de la parole et de la pudeur.

Dans le contexte postcolonial, confier sa détresse intime à un dispositif formel, administratif et exogène est perçu comme une double anomalie. D'une part, parce que la souffrance est culturellement perçue comme une épreuve qualifiante qui doit être endurée en silence pour attester du passage à l'âge adulte (« se gérer »). D'autre part, parce qu'une prise en charge purement "psychologisante" apparaît dérisoire (et donc invalidante) face à une détresse dont les déterminants sont avant tout structurels et matériels (faim, absence de logement, absence de bourses). Ces dynamiques exigent l'invention d'une clinique sociale des transitions étudiantes qui soit profondément hybridée avec la sociologie et l'ethnologie (Moro, 2002) : une clinique capable d'accueillir la dimension sociopolitique de la souffrance sans la psychiatriser, et qui sache s'appuyer sur les figures traditionnelles de la solidarité plutôt que de chercher à les court-circuiter.

Conclusion

Au terme de cette investigation interdisciplinaire ; au carrefour de la psychologie clinique sociale, de la sociologie et de l'ethnologie ; menée auprès des étudiants de l'Université Omar Bongo, il apparaît de manière incontestable que la transition biographique du secondaire vers l'enseignement supérieur à Libreville constitue bien plus qu'une simple étape institutionnelle. C'est une véritable épreuve psychique de métamorphose, un point de bascule où s'entrechoquent la violence de la précarité matérielle et l'exigence d'individuation. L'analyse du corpus a mis en lumière la tension permanente et

structurante qui s'exerce entre, d'une part, la force de contention des transmissions morales familiales (agissant comme des garants métapsychiques indispensables) et, d'autre part, l'exposition brutale à une liberté urbaine non encadrée, génératrice de risques sanitaires, identitaires et académiques majeurs.

Face à ce choc culturel, les étudiants gabonais ne sombrent pas dans une anomie passive. Ils déploient des stratégies de survie et d'adaptation subjectives d'une grande complexité. L'adhésion rigide aux repères d'origine, l'investissement défensif du secret comme cuirasse narcissique face au dénuement, et la disqualification morale paradoxale des outils de contraception traduisent un effort constant pour préserver l'intégrité du Moi. Le spectre de la honte et de la disqualification sociale dicte les conduites, obligeant les sujets à naviguer entre les exigences de la modernité universitaire et le maintien de la loyauté lignagère.

De surcroît, le rejet massif et véhément des dispositifs institutionnels d'écoute (« cellules psychologiques » classiques) constitue un résultat politique fort de cette recherche. Il rappelle que la souffrance psychique, dans le contexte postcolonial, demeure un territoire intime qu'il convient de soustraire au regard d'une institution perçue comme bureaucratique ou exogène. Honorer l'injonction culturelle de l'auto-suffisance (« se gérer en adulte ») prime sur le besoin de verbalisation.

Ces résultats interpellent directement les pouvoirs publics et la gouvernance universitaire en Afrique centrale. Ils appellent avec urgence un changement de paradigme macro-institutionnel dans l'accompagnement de la jeunesse estudiantine. Il s'agit de dépasser une approche exclusivement techniciste, administrative ou répressive de l'échec et de la santé (notamment reproductive) pour intégrer pleinement la dimension subjective, sociologique et interculturelle de la

détresse étudiante.

Concrètement, l'écologie du campus de l'UOB doit être repensée. La mise en place de structures de soutien ne peut faire l'économie d'une réponse préalable à la précarité matérielle, la souffrance psychique étant ici indissociable de la misère sociale. Par ailleurs, les dispositifs de prévention (santé mentale, santé reproductive) doivent être décolonisés et dé-stigmatisés. Ils gagneraient à s'appuyer sur des systèmes de « médiation par les pairs » ou sur l'intégration de figures d'autorité sociale légitimes, capables de restaurer la fonction de contenance sans provoquer de conflits de loyauté. C'est à ce prix seulement que l'université gabonaise pourra cesser d'être perçue comme un espace de vulnérabilité subie et de sélection par l'endurance, pour se transformer enfin en un véritable pôle d'émancipation intellectuelle, psychique et sociale pour les générations futures.

Références bibliographiques

Anzieu, D. (1985). *Le Moi-peau*. Paris : Dunod.

Bika, G. (2021). Souffrance psychique et dispositifs d'écoute en milieu universitaire en Afrique centrale : résistances et enjeux cliniques. *Revue Gabonaise de Psychologie et de Sciences Sociales, 12*(2), 45-62.

De Gaulejac, M. (1987). *La névrose de classe : Trajectoire sociale et conflits d'identité*. Paris : Hommes et Groupes.

Gnama, H. (2014). *Le phénomène de guérison dans les églises pentecôtistes et en médecine traditionnelle au Gabon : cas de la stérilité à Libreville*. Thèse de doctorat en sociologie, Université de Perpignan.

Gnama, H. (2018). *Jeunesses urbaines et dynamiques d'intégration à Libreville : regards sociologiques*. Libreville : Presses Universitaires du Gabon.

Gnama, H. (2020). Précarité et stratégies de survie en

milieu estudiantin gabonais. *Cahiers Sociologiques d'Afrique Centrale, 8*(1), 112-134.

Kaës, R. (1993). *Le groupe et le sujet du groupe : Éléments pour une psychanalyse de groupe*. Paris : Dunod.

Marie, A. (Dir.). (1997). *L'Afrique des individus*. Paris : Karthala.

Mogoa Boussengui, A. (2015). *Objets et rituels : dynamiques culturelles et changements sociaux au Gabon*. Libreville : Éditions de l'IRSH.

Moro, M. R. (2002). *Les psychothérapies interculturelles*. Paris : Dunod.

Ndembi Ndembi, A. P., Mekuí, J., Pheterson, G., Alblas, M., Moundaka, I. U., & Ntjam, M.-C. (2021). Les sages-femmes et les soins après avortement au Gabon : « Les choses ont vraiment changé ». *Profession Sage-Femme, 271*, 28-32.

Paugam, S. (1991). *La disqualification sociale : essai sur la nouvelle pauvreté*. Paris : PUF.

Strauss, A. (1992). *La trame de la négociation : Sociologie qualitative et interactionnisme*. Paris : L'Harmattan.

Tonda, J. (2002). *La guérison divine en Afrique : Culte, pouvoirs et dissidence en Congo-Brazzaville et au Gabon*. Paris : Karthala.

Tonda, J. (2016). *L'impérialisme postcolonial : Critique de la société de la bimbelotte*. Paris : Karthala.